

avec deux ou trois carlins peignés avec soin et qui montraient le nez aux portières; puis, sur le haut de la voiture était attaché un gros chien de basse-cour, entouré d'une douzaine de cages qui renfermaient des tourterelles, des serins, un cardinal, un rossignol et un perroquet.

—Les maîtres qui sont dans cette calèche, dit le voiturier, n'ont sans doute pas d'enfants.

A quelques pas de là, un cortège bien différent nous causa une vive émotion. Deux femmes, dont l'une très-jeune, portaient, à l'aide de deux bâtons passés en travers, une chaise à bras sur laquelle était attaché par le milieu du corps un vieillard perclus de ses membres, qui semblait être le père de l'une des porteuses et le grand-père de l'autre. Chargées d'un pareil fardeau qui aurait accablé deux hommes robustes, ces femmes compatissantes s'arrêtaient de distance en distance pour se reposer et pour essuyer la poussière et la sueur sur le front de cet infortuné, qui peut-être ne pouvait pas même payer d'un sourire ou d'un regard un acte si touchant de pitié filiale.

A cette vue, je sentis mes yeux se remplir de larmes. Le voiturier ne put se contenir, et, tirant son mouchoir, il se moucha bruyamment pour me cacher l'émotion qu'il éprouvait.

Un instant après il me dit : —Je crois qu'ils n'ont pas si grand tort de nous prendre pour des fous, en voyant que nous sommes les seuls qui allions vers la ville quand tout le monde s'en éloigne.

Evidemment, pour peu que je lui en eusse manifesté le désir, il aurait sur-le-champ tourné bride; mais, absorbé par le spectacle que j'avais sous les yeux, je gardai le silence.

—Si vous trouvez mauvais que nous allions plus loin, reprit-il bientôt, nous retournerons en arrière.

—Il faut que j'arrive, lui répondis-je; si ce n'est en voiture, ce sera à pied.

—En avant donc, cria-t-il, encouragé par le ton décidé de ma réponse; et, en même temps, il fouetta sa mule.

Je n'ai jamais pu m'expliquer à moi-même si je fus soulevé en ce moment par mon sang froid, ou par une complète indifférence à l'égard de la vie et de la mort, ou peut-être, j'ai honte de le dire, par un secret désir d'en finir promptement et sans effort avec toutes choses. Quoi qu'il en soit, j'entraî de pied ferme dans la ville par une porte qui me parut basse et obscure, sous laquelle se pressait une foule nombreuse, impatiente de sortir pour respirer l'air pur de la campagne, dont je faisais si peu de cas.

C'était à la chute du jour. Dans le voisinage de la porte par laquelle je venais d'entrer, je vis partout des familles entières qui fermaient leurs maisons, et les laissant abandonnées, se hâtaient de fuir pendant le court délai qui restait encore jusqu'à ce que le cordon eût été formé par les troupes. Je parcourus ensuite toute une rue, que je trouvai entièrement déserte. J'arrivai près d'une autre porte, et là, je fus pris d'un vertige qui m'obligea de chercher un appui et de fermer les yeux. Cette fois ce n'était plus une multitude empesée qu'une vague espérance de vie poussait hors des murs, c'était une vraie fuite de cadavres. Tandis que les vivants s'échappaient par l'autre porte, les morts défilaient par celle-ci. Tous n'étaient pas renfermés dans des cercueils; la plupart, enveloppés d'une simple toile blanche qui dessinait leurs formes, étaient emportés par des hommes ruisselants de sueur, aux pieds nus, à la face noircie, et qui couraient plutôt qu'ils ne marchaient, impatients de se débarrasser des fardeaux qui pendaient à leurs épaules pour aller aussitôt en chercher de nouveaux.

Le voiturier entra dans une auberge, déchargea les effets qu'il avait amenés, et se mit en devoir de repartir immédiatement. Je demandai au garçon de l'auberge s'il y avait dans la maison une chambre disponible. Il me répondit qu'elles l'étaient toutes, mais que maîtres et serviteurs avaient quitté la ville. Il me fallut donc m'enquérir d'un autre gîte. Heureusement un portefaix m'offrit de se charger de mon bagage, et de m'accompagner à la recherche d'une maison où l'on pût me recevoir. En effet, après avoir suivi plusieurs rues et traversé plusieurs passages déserts, où l'on n'entendait plus ni les pas des oisifs, ni le tumulte des passants affairés, ni la voix ou les métiers des artisans; après avoir frappé vainement à la porte de quelques auberges abandonnées et avoir reçu dans d'autres des réponses évasives, nous finîmes par en trouver une où l'on me donna l'hospitalité.

XVIII.

Le balcon de ma chambre donnait en face d'un édifice à l'aspect imposant et sombre et aux larges murailles, où l'on n'apercevait qu'un très-petit nombre de fenêtres et une seule porte. Les ombres de la nuit, qui déjà s'étendaient sur la ville, ajoutaient encore à l'austère majesté de cette demeure. Aucune lumière ne brillait à ses fenêtres, aucun bruit ne s'en échappait. Qui habitait cette maison? Elle m'inspirait un respect mêlé de crainte, et je me mis au balcon pour l'examiner. Alors je fus frappé du mouvement qui se faisait à la porte. A peu de minutes d'intervalle, j'y voyais arriver à la hâte des personnes de tout âge et de tout sexe. Elles tiraient le cordon d'une sonnette, lorsqu'un se montrait à un guichet, et les nouveaux venus ayant prononcé quelques mots, à l'instant même s'ouvrait une petite porte par laquelle sortaient d'ordinaire deux personnes: quelquefois, mais très-rarement, il n'y en avait qu'une seule; et elles s'en allaient avec ceux qui les étaient venus chercher. Personne ne sortait que l'on n'eût d'abord sonné, mais personne ne sonnait qu'il ne sortit aussitôt quelqu'un. Ne pouvant m'expliquer ce mouvement extraordinaire, je l'observai avec surprise, jusqu'à ce que l'aubergiste, m'ayant vu au balcon, me dit que la fraîcheur du soir pourrait m'être nuisible, et que je ferais mieux de souper et de me coucher.

Je suivis ce conseil, et sans doute par l'effet de la fatigue et des insomnies des nuits antérieures, je m'endormis bientôt d'un profond sommeil. Je fis alors un rêve étrange, assemblage incohérent de tout ce qui m'était

arrivé les jours précédents. Du fond d'une obscurité meure je voyais sortir beaucoup de monde; les uns riaient, les autres pleuraient. Un colosse était debout sur le faite, me regardant avec colère et me maudissant. Les autres me raillaient, m'insultaient et s'acharnaient à me poursuivre. Cache-toi, me dit une femme charitable en essayant de me couvrir de son manteau. Mais les barbares arrachèrent ce manteau, le mirent en pièces, et s'évertuèrent à me jeter de la boue à la face. Je cachai mon visage entre mes mains et m'étendis par terre, épuisé de fatigue et me croyant mort. Un fleuve me reçut dans son lit, et ses eaux m'entraînèrent doucement. D'autres cadavres descendaient comme moi le courant, tournoyant sans cesse; et je les regardais avec effroi essayant de les éloigner de moi autant que possible. Tous finissaient par me laisser en arrière, mais, en passant à mes côtés, ils poussaient des gémissements lamentables. L'onde était pleine de ces gémissements, qui prenaient dans mon rêve des formes allongées, subtiles, lancinantes, et s'enfonçaient à l'envi dans ma tête. L'un de ces cadavres passa si près de moi que ses sanglots me couvrirent entièrement comme une pluie de dards. Alors je m'éveillai. Je tremblais de tous mes membres: mes mains, attachées à mes cheveux, les serraient convulsivement, comme si j'eusse voulu arracher ces flèches aiguës. J'eus beaucoup de peine à rentrer en possession de moi-même, car il me semblait toujours entendre retentir à mon oreille ces voix plaintives.

Un gémissement sourd et profond, poussé tout près de moi, mit le comble à mon épouvante. J'étais éveillé, ces plaintes étaient donc réelles. Une mince cloison me séparait seule d'une autre chambre: d'où s'échappaient de temps en temps des soupirs lamentables. La voix paraissait être celle d'une femme. Il me semblait entendre à mes côtés un râle d'agonie. Je restai immobile de terreur. On eût dit que le fantôme de la mort errait dans ma chambre et me tendait sa main décharnée. Moi qui l'avais bravée ce jour-là même, et qui peut-être l'avais invoquée en secret; moi qui fondais sur le néant toutes mes espérances, je me demandai alors avec effroi si réellement je trouverais le sépulchre vide, et au fond du sépulchre ce néant que je cherchais.

Ce doute me jeta dans un trouble extraordinaire, et me fit souhaiter que la mort tardât à venir jus qu'à ce que la question fût éclaircie dans mon esprit. C'était la première fois que je pensais sérieusement à cela. Pour moi la vie consistait à respirer un air pur, à sentir le parfum des fleurs, à jouir des beautés de la nature, et à passer de longues heures à m'entretenir avec moi-même. J'allais à l'église, et je récitais les mêmes prières que les autres, mais sans y faire aucune attention. Le ciel n'était pour moi qu'un dôme immense, éclairé de magnifiques flambeaux, et je me plaisais à le contempler de la cime des plus hauts rochers, tandis que les vagues furieuses mugissaient à mes pieds; mais jamais je n'avais demandé à ces corps lumineux qui les avait créés. La vie me paraissait une agitation de la pensée et une fatigue du cœur et puisque la mort, à mon avis, arrêterait le mouvement de l'un et de l'autre, elle ne devait être qu'un repos digne d'envie.

Mais maintenant je me demandais si ce moi, qui restait éveillé alors même que mon corps reposait, ne pourrait pas, celui-ci étant mort, subsister également; problème que mon esprit était impuissant à résoudre, événement pour lequel peut-être je n'étais pas suffisamment préparé. Du moins était-il certain que, dans le doute, il valait mieux pencher du côté le moins périlleux. Or, évidemment, en me décidant pour l'affirmative, je ne courais aucun risque. Si, au contraire, je prenais parti pour la négative, je m'exposais, en cas d'erreur, aux plus terribles dangers: car, en supposant l'existence posthume du moi, celui-ci était sans doute destiné, dans l'immensité des temps, à un avenir et à une fin quelconques; et quant à la question de savoir si cet avenir et cette fin étaient tels qu'on me l'avait enseigné dans mon enfance, ici encore il me fallait choisir le parti le plus sûr. Ces réflexions frappèrent mon esprit comme la lumière vive et instantanée de l'éclair. Bientôt, il est vrai, je retombai dans l'obscurité; mais j'avais eu le temps de reconnaître où et en quel état je me trouvais.

Le premier résultat de ces pensées fut de me faire souhaiter d'échapper à la mort jusqu'à ce que mes doutes fussent entièrement dissipés. Cependant cette mort que j'avais désirée naguère et que je redoutais maintenant, m'entourait de toutes parts, frappant, terrassant, foulant aux pieds d'innombrables victimes, et cherchant sans cesse de nouvelles proies à ses fureurs. Tout près de moi, sa main glacée venait de saisir une infortunée qui se débattait dans les convulsions de l'agonie.—Elle se meurt, disait une voix près de son lit.—Le cours chercher le père Joseph, dit une autre voix. Et j'entendis quelqu'un marcher précipitamment, descendre l'escalier et ouvrir la porte de la rue. La sonnette du sombre édifice retentit. Quelques instants après, de nouveaux pas se firent entendre, puis une autre voix qui disait avec bonté:

—Ayez confiance, ma sœur; espérez en Celui qui est la vie.

—J'ai confiance, mon père, répondit la mourante, mais je sens que ma tête s'en va.

—Avez-vous sur la conscience quelque fardeau qui vous pèse? Ouvrez-moi votre cœur, et vous retrouverez la paix.

Alors je n'entendis plus qu'un murmure confus, entrecoupé de sanglots et de soupirs qui partaient du plus profond des entrailles.

—O mon père, s'écria enfin la mourante, mon père, vous m'avez donné plus que la vie.

—Ma sœur, répondit cette voix pleine de douceur et de sympathie, vous savez bien qu'il y a deux vies, l'une qui est pour nous un fardeau et qu'un souffle emporte, et l'autre qui nous affranchit et qui est éternelle.

—Père, vous priez pour moi.

—Ma sœur, c'est moi qui dois attendre de vous ce bienfait: de vous qui êtes la plus heureuse, puisque vous allez jour des félicités du ciel.

—Merci, ô mon père, ajouta la mourante avec un accent si profond qu'il pénétra jusqu'à mon âme; merci pour tout le bien que vous venez de me faire.

Je restais la bouche entr'ouverte, ardente, altérée. J'écoutais avec stupeur, car il me semblait impossible qu'un homme eût le pouvoir de consoler à ce point une infortunée si près de sa tombe. Quel est donc, me disais-je, cet homme extraordinaire, doué d'un art si merveilleux, et quel est son secret?

Cependant le râle de la mourante croissait au lieu de diminuer, et il devint de plus en plus pénible, jusqu'à ce que la voix du père se fit entendre non plus mystérieuse et voilée, mais forte et vibrante, quoique plus pleine encore de tendresse et de suavité.

—Ma sœur, disait elle, jetez les yeux sur celui qui vous offre la nouvelle vie; voyez comme il ouvre ses bras pour vous recevoir. Moi aussi, vous dit-il, j'ai souffert, et maintenant je ne souffre plus. Ton repentir te sauve en te rendant digne de moi; conserve-le jusqu'à ton dernier soupir; exprime-le par l'entendement tant qu'il te restera un souffle; pour toi va s'ouvrir la vie véritable, celle des élus qui ne souffrent plus. Béni soit à jamais Celui qui est la vie!

La voix émouvante se tut, et je n'entendis plus qu'un doux murmure, puis les pas de quelqu'un qui s'en allait. Je voulus crier: Père, père! mais je ne le pus pas; j'essayai de me mettre sur mon séant, et cela me fut pareillement impossible. Je sentais de vives douleurs dans tous mes membres et de fortes pulsations aux lèvres, aux tempes et à la tête: une chaleur extraordinaire me brûlait le cœur; je respirais péniblement et j'étais tourmenté par une agitation fébrile: mon visage, ma poitrine et mon cou étaient baignés de sueur; j'éprouvais dans l'estomac et dans tous les muscles des tiraillements douloureux; mes pieds étaient glacés. Il me prit des vomissements, et je finis sans doute par attirer l'attention des personnes de la maison, car bientôt je fus obligé de fermer les yeux, ne pouvant supporter l'éclat d'une lumière que l'on approchait de moi pour me regarder.

—Y a-t-il longtemps qu'il est attaqué? demanda celui qui m'examinait, parlant à une autre personne que je ne voyais pas.

—Il est arrivé hier soir, a payé un mois d'avance, a soupé avec appétit et s'est couché. Je me souviens seulement que je l'ai vu prendre le frais air du balcon.—Telle fut la réponse faite d'une voix tremblante par l'aubergiste.

—Cependant, dit l'autre voix, les symptômes indiquent que la maladie est entrée dans sa troisième phase. Cette bile est noire comme de la poix: la poitrine et le cou sont criblés de taches noires; ce sang qui afflue par le nez, la bouche et les oreilles... Où souffrez-vous le plus? me demanda le médecin en élevant la voix.

Je fis un effort pour répondre, et j'essayai même de prononcer le nom du père Joseph; mais il ne dut sortir de mes lèvres que des sons inarticulés.

—C'est un cas fulminant, reprit l'homme de l'art; le malade a perdu l'usage de la parole et le pouls se retire rapidement. La science n'a rien à faire ici.

Je n'en entendis pas davantage. Ma tête se troubla, et je perdis connaissance quand j'allais faire un nouvel effort pour prononcer le nom qui avait pour moi tant d'importance en ce moment solennel.

(A continuer.)

Le Liquide Rhumatique de Jacobs guérit les entorses.

Purifiez le sang au moyen des Pilules du Dr. Colby.

LA PRIME!

AVIS AUX ABONNÉS QUI NE L'ONT PAS RECUE.

Le retard apporté dans l'envoi des Primes à ceux qui ne les ont pas reçues encore est dû à une circonstance indépendante de la volonté de l'Administration de *L'Opinion Publique*. La gravure est d'une très-grande dimension. Nous avons fait tous les efforts possibles pour l'expédier franco à nos abonnés. Le bureau de Poste de Montréal n'a pas jugé à propos de faire droit à nos demandes répétées. Le port de ces Primes doit être payé.

L'Administration informe respectueusement ceux qui ont droit à la Prime et qui désirent la recevoir en bon état, de nous envoyer 10 centins par la poste. Cette somme reçue, nous mettrons soigneusement cette gravure sur un rouleau de bois et l'expédierons immédiatement à qui de droit.

Ceux qui d'ici à 15 jours n'auront pas répondu à l'avis que nous donnons, recevront la Prime pliée dans un des numéros de leur journal.

Les annonces de naissance, mariage ou décès seront publiées dans ce journal à raison d'un écu chaque.

DECES.

En cette ville. Le 4 courant, à l'âge de 65 ans, Mme. Marie-Louise Leleuvre, épouse de Médard Ferras.

En cette ville. le 23 de février, l'âge de 14 ans, 3 mois, Albina fille aînée de M. Roderique Glenny, peintre, après une longue et douloureuse maladie soufferte avec une résignation vraiment chrétienne. R. I. P.

A Manchester, N. H., le 26 février. Mary-Louise-Olida-Smith (de Troy), à l'âge de 20 mois, enfant adopte par Ludger Godfrey, boulanger de cette ville.

Le "Journal des Trois-Rivières" est prié de reproduire.